

DU « GRAND REFUS » SELON HERBERT MARCUSE

par Jean-Marc LACHAUD

« Le droit à la marche debout est immanent à toutes les rébellions,
sinon il n'y aurait pas de soulèvement. »

Ernst BLOCH

Dans de nombreux ouvrages et articles consacrés à mai 1968, le nom de Herbert Marcuse est souvent cité. Certains auteurs n'hésitent pas à affirmer que ses œuvres jouèrent un rôle majeur et qu'il peut être considéré comme l'un des maîtres à penser contestataires de la jeunesse étudiante radicalisée. Mais combien d'étudiants, en France, avaient vraiment lu les rares textes de Herbert Marcuse traduits ? Quelques dizaines ? Quelques centaines ? Sans doute, mais sûrement pas des milliers ! Notons qu'il en est de même des ouvrages de Wilhem Reich, bien que son texte-manifeste sur *La lutte sexuelle des jeunes* (1932) ait été accessible dès 1966¹ et que les étudiants de Nanterre aient pu assister à quelques conférences présentant ses thèses dès 1967² (précisons que le nom de Reich est, non sans raison, accolé à celui de Marcuse ; tous deux, en effet, au-delà de leurs divergences, interrogent les rapports que peuvent entretenir le marxisme et la psychanalyse et esquissent les bases théoriques de ce que l'on nomme le Freudo-marxisme³). Assurément, néanmoins, avant le déclenchement de la *Commune étudiante* française, le cercle des connaisseurs de ces pensées était restreint. Daniel Cohn-Bendit et Jean-Pierre Duteuil n'ont pas tout à fait tort lorsqu'ils écri-

—
137
—

1. Wilhem Reich, *La lutte sexuelle des jeunes* (1932), trad. J.-M. Brohm et J. Knief, « Préface » de Émile Copfermann et « Introduction » de Jean-Marie Brohm, ouvrage édité à compte d'auteur, 1966 (nouvelle édition remaniée : Paris, Éditions Maspéro, 1972). Notons que É. Copfermann a coordonné le dossier « Sexualité et répression » publié en 1966 dans les numéros 32-33 de la revue *Partisans*.

2. Mentionnons ici celle prononcée par Boris Fraenkel en mars 1967 et intitulée « Jeunesse et sexualité ». B. Fraenkel, lecteur attentif des œuvres de H. Marcuse et de W. Reich, fut un infatigable passeur (sur les engagements et les activités de B. Fraenkel, le lecteur peut consulter Boris Fraenkel, *Profession : révolutionnaire*, ouvrage conçu par Sonia Combe et par Antoine Spire, La-tresne, Éditions Le bord de l'eau, 2004). B. Fraenkel est l'auteur de *Pour Reich* (Paris, Éditions Maspéro, 1968) et a, entre autres, coordonné le dossier « Sexualité et répression II » publié en 1972 dans les numéros 66-67 de la revue *Partisans* et le volume *Freudo-marxisme et sociologie de l'aliénation* (Paris, L'Homme et la société / Union Générale d'Éditions, 1974). Notons que les textes de W. Reich influencèrent sans aucun doute les résidents de la Cité universitaire de Nanterre lorsque ceux-ci contestèrent le règlement intérieur interdisant aux garçons d'accéder librement aux bâtiments des filles.

3. Dans leur *Dictionnaire de la psychanalyse* (Paris, Éditions Fayard, 1997, p. 363), Elisabeth Roudinesco et Michel Plon écrivent que pour les freudo-marxistes, « le freudisme et le marxisme sont deux doctrines de la libération de l'homme articulées au paradigme de la Révolution ».

vent en 1968 que « Personne chez nous n'a lu Marcuse »⁴ ! La situation est cependant différente ailleurs. Aux États-Unis, Herbert Marcuse n'est point un inconnu pour les militants de la *nouvelle gauche*⁵, et notamment pour les animateurs du *Students for a Democratic Society* (SDS), mouvement très actif depuis le début des années 1960 sur les campus. De même, les militants de l'opposition extra-parlementaire (APO / *Ausser-Parlamentarische Opposition*), qui se développe dès 1965 en République Fédérale Allemande, influencés par les thèses soutenues par les théoriciens de l'École de Francfort, n'ignorent pas les réflexions critiques de Herbert Marcuse (et, dans le même temps, redécouvrent la pensée reichienne)⁶. Le leader des étudiants du *Sozialistischer Deutscher Student-bund* (SDS / Fédération des Étudiants Socialistes Allemands), Rudi Dutschke, par exemple, a lu avec beaucoup d'intérêt⁷ « Tolérance répressive » (texte rédigé par Herbert Marcuse en 1964⁸), et l'Université critique de Berlin-ouest est significativement inaugurée en juillet 1967 en sa présence. En Italie, les étudiants inventeront même un surprenant slogan : « Marx est le Dieu, Marcuse son prophète et Mao le glaive », peut-on alors lire sur quelques banderoles. mai 1968 ne peut être réduit à quelques semaines printanières *agitées* et, comme l'écrit Geneviève Dreyfus-Armand⁹, il faut « rendre aux 'années 68' leur durée mais aussi leur extension géographique ». Incontestablement, les positions philosophiques et politiques défendues par Herbert Marcuse sont en étroite correspondance avec les luttes et les aspirations de cette époque rebelle et utopique, au sein de laquelle aux combats anti-impérialistes, anti-colonialistes, tiers-mondistes, anti-capitalistes, se mêlent de nouvelles mobilisations contre tout ce qui entrave et empêche de vivre pleinement

4. *La révolte étudiante. Les animateurs parlent*, Paris, Éditions du Seuil, 1968, p. 70. Cette méconnaissance ne dure cependant pas. Pendant et surtout après les « événements », les œuvres de H. Marcuse et de W. Reich seront lues et discutées. Il est significatif qu'un jeune philosophe, Jean-Michel Palmier, publie en 1969 deux ouvrages consacrés à ces auteurs : *Présentation d'Herbert Marcuse* (Paris, Union Générale d'Éditions) et *Wilhelm Reich. Essai sur la naissance du freudo-marxisme* (Paris, Union Générale d'Éditions).

5. Cette *nouvelle gauche*, pour reprendre la présentation donnée par Ambre Ivöl (dans *La France des années 68*, ouvrage collectif sous la direction de Antoine Artous, de Didier Epszajn et de Patrick Silberstein, Paris, Éditions Syllepse, 2008, p. 795) « se situe à la confluence de divers mouvements : pour les droits civiques des Afro-Américains, pour la liberté d'expression étudiante et, à partir de 1963, contre la guerre du Vietnam ». Dans les années 1970, poursuit l'auteur, « les droits des femmes et des homosexuels, des Indiens et des Latino-Américains, ainsi que les enjeux écologiques, élargissent [ses] horizons politiques ».

6. L'ouvrage de Raimut Reiche (*Sexualité et lutte de classes*, trad. C. Parrenin et F. J. Rutten, Paris, Éditions Maspéro, 1971), rédigé fin 1967 – début 1968, « résultat concret des discussions théoriques les plus récentes et des luttes politiques menées aujourd'hui en R.F.A., à la fois sur le terrain de la sexualité, de la lutte politique et de la libération sexuelle » (p. 5), démontre l'importance des œuvres de Reich et de Marcuse pour certains cercles du milieu contestataire allemand.

7. L'influence marcusienne sur la pensée politique de R. Dutschke est évidemment saisissable au sein des écrits de celui-ci (*Écrits politiques*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1968). Lorsque R. Dutschke évoque, tout en sachant la tâche peut-être désespérée, l'éclosion de diverses universités libres et « antiautoritaires », il est assez proche, entre résistance et volontarisme politiques, des thèses marcusiennes. En 1972, dans *Contre-révolution et révolte* (trad. D. Coste, Paris, Éditions du Seuil, 1973, pp. 78-80), H. Marcuse soutient l'idée formulée par R. Dutschke concernant la nécessité d'entreprendre une « longue marche à travers les institutions », afin de faire vivre au cœur du système des « contre-institutions ».

8. Herbert Marcuse, « Tolérance répressive » (1965), in Herbert Marcuse, Barrington Moore J.-R. et Robert Paul Wolff, *Critique de la tolérance pure*, trad. L. Roskopf et L. Weibel, Paris, Éditions John Didier, 1969, pp. 11-55. Ce livre a été traduit en langue allemande en 1966. Une nouvelle traduction française est désormais disponible (Herbert Marcuse, *Tolérance répressive suivi de Quelques conséquences sociales de la technologie moderne*, trad. Chr. David, Paris, Éditions Homnisphères, 2008).

9. Geneviève Dreyfus-Armand, « Les années 68, ou la jeunesse du monde », *L'Histoire*, n° 330 (dossier intitulé « mai 1968, le monde tremble »), avril 2008, p. 32.

au quotidien (posant notamment la question de l'aliénation, des aliénations, anciennes et nouvelles et affirmant qu'ici et maintenant une *autre* vie est possible). Nous ne pouvons donc pas être surpris en observant que la Une du numéro du mois de mai 1968 du *Magazine littéraire* (consacré aux « nouveaux idéologues ») affiche trois visages (celui de Rudi Dutschke, celui de Ernesto Che Guevara et celui de Herbert Marcuse)¹⁰ ou que Pierre Vianson-Ponté publie dans *Le Monde* du 11 mai 1968 un entretien avec Herbert Marcuse, de passage à Paris, dans lequel celui-ci apporte son entier soutien aux forces en mouvement qui, par leurs actions, participent à la « désintégration » de l'ordre établi¹¹.

UNE PENSÉE RADICALEMENT CRITIQUE

Mais qui est Herbert Marcuse ? Né en 1898, appartenant à la bourgeoisie juive allemande, proche de la social-démocratie, du moins jusqu'à ce que celle-ci participe à l'écrasement de la Révolution spartakiste (il n'adhérera cependant pas au Parti Communiste Allemand), Herbert Marcuse entreprend des études de philosophie et soutient en 1932, sous la direction de Martin Heidegger (il a lu avec passion *Être et temps* en 1927), une thèse sur *L'ontologie de Hegel et le fondement d'une théorie de l'historicité*. Lecteur de Marx (il s'intéresse notamment aux écrits du jeune Marx et aux *Manuscrits de 1844* en particulier), Herbert Marcuse ne se reconnaît guère dans le *marxisme soviétique*. Mêlant diverses références (Hegel, Kierkegaard, Husserl...), les premiers écrits de Herbert Marcuse explorent, selon l'analyse proposée par Gérard Raulet, une « troisième voie ». Plus précisément, son but serait, selon l'auteur, « de corriger le marxisme et l'existentialisme heideggerien l'un par l'autre »¹². Pour Herbert Marcuse, l'objectif est déjà de construire une « philosophie concrète » (son rapport à Hegel et au marxisme doit être envisagé au regard de cette exigence), comme l'indique son article de 1929, « Sur la philosophie concrète »¹³ (Jean-Michel Palmier résume ainsi cette perspective : cette philosophie concrète « n'a pour seul objet que l'existence concrète, et son but est de la transformer »¹⁴). Son

—
139
—

10. « Les nouveaux idéologues. Révolte ou révolution chez les étudiants ? », *Le Magazine littéraire*, n° 18, mai 1968 (un fac-similé reproduisant les principaux articles de ce numéro, signés notamment par André Laude, Michel le Bris et Jean-Michel Palmier, est publié dans « Les idées de mai 1968 », *Le Magazine littéraire collections*, Hors-série n° 13, avril-mai 2008, pp. 32-45).

11. Herbert Marcuse, « Une force de désintégration », entretien avec Pierre Vianson-Ponté, *Le Monde*, 11 mai 1968. Dans cet entretien, H. Marcuse s'exprime également en ces termes sur la *dissidence* hippie : « Leur rébellion est dirigée contre une morale puritaine, contre une société américaine où on se lave dix fois par jour, et qui, en même temps, tue et brûle au Viet Nam en toute pureté. Alors ils protestent méthodiquement contre cette hypocrisie en gardant leurs longs cheveux, leurs barbes, en ne se lavant pas et en refusant d'aller à la guerre ». Cette analyse peut évidemment paraître aujourd'hui politiquement quelque peu naïve. Elle montre cependant l'attention portée par H. Marcuse à l'expression plurielle du refus (ce que certaines forces politiques, communistes notamment, se révélèrent incapables, théoriquement et politiquement, de faire).

12. Gérard Raulet, Herbert Marcuse, *Philosophie de l'émancipation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 25.

13. Cet article est repris dans *Philosophie et révolution*. Trois études, trad. C. Heim, Paris, Éditions Denoël-Gonthier, 1971.

14. Jean-Michel Palmier, *Herbert Marcuse et la nouvelle gauche*, Paris, Éditions Belfond, 1973, p. 26.

parti pris matérialiste¹⁵ l'éloigne donc de Martin Heidegger et le rapproche alors des théoriciens de l'École de Francfort. Dès 1932, il collabore régulièrement à la revue de l'*Institut für Sozialforschung* (Institut de Recherches sociales) et, aux côtés de Theodor W. Adorno, il participe notamment au programme de réflexion sur la « personnalité autoritaire » et sur la famille. L'arrivée au pouvoir des nazis le pousse à l'exil et il s'installe aux États-Unis. Il travaille dès 1934 dans différentes universités américaines et enseigne, de 1965 à 1979 (date de sa mort), à l'Université de San Diego, en Californie. En 1941, il publie *Raison et révolution. Hegel et la naissance de la théorie sociale*¹⁶, ouvrage au sein duquel s'affirme une pensée dialectique, soucieuse de développer une réflexion politique et sociale critique. Ainsi, s'attache-t-il à « la recherche d'un 'langage authentique' », à savoir « le langage de la négation », susceptible de fonder le « Grand Refus », rejetant « les règles d'un jeu dans lequel les dés sont pipés ». Pour lui, l'enjeu est dès lors de rendre présent l'« absent », puisque « la plus grande part de vérité est en cette absence »¹⁷. Trois ouvrages, rédigés plus tardivement, vont entrer plus directement en correspondance avec les préoccupations des années 1968, *Eros et Civilisation. Contribution à Freud* (1955), *Le Marxisme soviétique* (1958) et *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée* (1964).

Dans *Eros et civilisation*¹⁸, Herbert Marcuse rejette le pessimisme des textes freudiens sur la culture (tel qu'il s'exprime par exemple en 1929 dans *Malaise dans la civilisation*). Simultanément, il s'inspire néanmoins des hypothèses développées par Sigmund Freud (notamment dans *Au-delà du principe de plaisir*¹⁹) et s'appuie sur l'opposition entre principe de réalité et principe de plaisir, entre pulsions de mort et pulsions de vie, pour cerner et dénoncer la sur-répression qu'impose au sein des sociétés modernes (capitalistes et socialistes) le triomphe du principe de rendement²⁰. Au fatalisme freudien, il oppose alors une vision de l'histoire en devenir. Autrement dit, un autre principe de réalité peut être envisagé et la perspective d'une civilisation non-répressive n'est point fermée. Au contraire, au regard du développement des forces productives caractérisant cette phase du capitalisme et des

15. En 1931, dans un texte paru dans *Die Gesellschaft*, « Le problème de la réalité historique », H. Marcuse, commentant l'ouvrage de Karl Korsch, *Marxisme et philosophie*, insiste sur le fait que celui-ci « montre que la dévaluation de la philosophie au rang de 'pure' idéologie et de simple 'élucubration' – et plus radicalement l'absence de sérieux et la légèreté avec lesquelles le marxisme vulgaire traite la philosophie sont bien plus qu'une simple erreur théorique », parce qu'ils « rompent [...] l'unité entre théorie et pratique qui est essentielle pour la lutte des classes » (des extraits de ce texte sont traduits par G. Raullet dans son ouvrage *Herbert Marcuse. Philosophie de l'émancipation*, op. cit., pp. 99-100).

16. Herbert Marcuse, *Raison et révolution. Hegel et la naissance de la théorie sociale*, trad. R. Castel et P.-H. Gonthier, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

17. *Ibid.*, p. 41.

18. Herbert Marcuse, *Eros et Civilisation. Contribution à Freud*, trad. J.-G. Nény et B. Fraenkel, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

19. Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Éditions Payot, 1976, pp. 7-81.

20. Herbert Marcuse souligne toutefois que le dépassement des antagonismes ne pourra cependant pas être *absolu* : « Éros et Thanatos ne sont pas seulement adversaires mais aussi amants », note-t-il plus tard dans *La dimension esthétique* (trad. D. Coste, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 79).

progrès technologiques (du moins lorsqu'ils seront mis au service de l'existence humaine), posant sans ambiguïté les questions des véritables besoins de l'humanité et de la conquête d'un bonheur vrai, il pense la libération de l'*Eros* en tant qu'utopie concrète et affirme possible la transformation de la vie quotidienne (qui ne serait plus déterminée par la soumission au travail forcé ou par une sexualité asservissante²¹, mais émancipée, dynamisée par la reconnaissance d'un plaisir activé par les puissances affranchies de l'imaginaire). Esquissant de prometteurs passages entre les œuvres de Fourier, de Marx et de Rimbaud, Herbert Marcuse réhabilite ainsi la « dimension esthétique-érotique » d'une authentique société socialiste²² (annoncée peut-être par cette « joie sans autre limite ni mesure que la fatalité de la mort, elle-même indéfiniment reculée » qu'Henri Lefebvre perçoit au temps de la Commune de Paris?²³). Certains slogans de mai 1968, s'épanouissant sur les murs reconquis, ne font-ils pas par ailleurs écho, dans un ici et maintenant où tout semble possible et où l'exaltation festive et révolutionnaire des sens défie la grisaille subie du réel, au romantisme révolutionnaire prophétique de Herbert Marcuse? Parmi de nombreux exemples, souvenons-nous de « Abolition de la société des classes », « Le bonheur est une idée neuve », « Changez la vie, donc transformez son mode d'emploi », « Jouissez sans entraves, vivez sans temps morts », « Soyez réalistes, demandez l'impossible » ou encore « Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution ; plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour », affirmation qui aurait sans doute « dérouté » Lénine, écrit avec humour Eric J. Hobsbawm²⁴!

Dans *Le Marxisme soviétique*, Herbert Marcuse critique vigoureusement

21. Dans *La Fonction de l'orgasme*, ouvrage publié en 1927 (Paris, L'Arche Éditeur, 1952), Wilhelm Reich rejette l'hypocrisie de la morale bourgeoise (concernant la virginité, le mariage, les relations extra-conjugales...) et fustige la répression sexuelle imposée par le capitalisme (cf. également son livre intitulé *L'irruption de la morale sexuelle, étude des origines du caractère compulsif de la morale sexuelle* (1932), trad. P. Kamnitzer, Paris, Éditions Payot, 1972), source d'une absolue misère sexuelle. Animateur au début des années 1930 de SEXPOL (Association pour une politique sexuelle prolétarienne), rappelant aux marxistes orthodoxes que le « besoin 'sexuel' » est aussi un « besoin 'matériel' » (*La Fonction de l'orgasme, op. cit.*, p. 68), W. Reich affirme en effet que la sexualité représente l'essence même de la vie. Dénonçant son refoulement (il critique notamment le rôle de la famille autoritaire), il développe, dans *La révolution sexuelle* (1945, trad. C. Sinelnikoff, Paris, Éditions Plon, 1968), une morale révolutionnaire *orgasmique*, basée sur « la libre satisfaction du plaisir sexuel ». Pour Jean-Marie Brohm, *La Lutte sexuelle des jeunes* est « un appel direct à la lutte des jeunes contre l'exploitation, la répression, l'obscurantisme, l'irrationalité cléricale, c'est-à-dire un appel à la raison heureuse d'une vie pacifique et libre » (« Introduction », dans Wilhelm Reich, *La Lutte sexuelle des jeunes, op. cit.*, p. 12). En 1975, l'auteur, dans *Corps et politique* (Paris, Jean-Pierre Delarge / Éditions universitaires, 1975, p. 15), défend l'idée que la problématique du corps est fondamentalement politique et affirme que « mai 1968 a montré de manière aveuglante, à l'encontre des interprétations économicistes de la lutte des classes, que la révolution socialiste serait aussi libidinale (bien que pas seulement) et qu'elle serait une révolution du corps portée par le désir, et notamment le désir de révolution ». Dans un récent entretien, Antonio Negri confirme cette approche : « [...] l'élément corporel se révèle de plus en plus important. 68, c'est la révolution des corps, une demande d'épanouissement qui passe par la libération du désir. C'est un thème qu'on trouve alors chez Herbert Marcuse : celui de la lutte contre la marchandisation des corps, et d'un 'Eros' qu'il est urgent de soustraire à l'emprise machinique » (« Nous avons tous 68 au corps », entretien réalisé par Jean Birnbaum, dans 1968. *Révolutions, Le Monde 2*, Hors-série, mars-avril 2008, p. 12). Cependant, si Marcuse considère que Reich à juste titre « orientait la psychanalyse vers les relations entre les structures sociales et les structures instinctuelles », il critique vigoureusement son indifférence à l'instinct de mort défini par Freud, son peu d'attention au rôle de la sublimation (ne distinguant pas « sublimation répressive et sublimation non-répressive ») et surtout le fait que pour lui la libération sexuelle « en-soi » devienne « une panacée à tous les maux individuels et sociaux » (« Postface » à *Eros et Civilisation. Contribution à Freud, op. cit.*, pp. 207-208).

22. Herbert Marcuse, *Vers la libération* (1969), trad. J.-B. Grasset, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 14.

23. Henri Lefebvre, *La Proclamation de la Commune*, Paris, Éditions Gallimard, 1955, p. 40.

24. Sur l'analyse des années 1968 proposée par Eric J. Hobsbawm, le lecteur peut consulter *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XX^e siècle* (Paris / Bruxelles, Le Monde diplomatique / Éditions Complexe, 1994, p. 423-437).

l'orthodoxie du marxisme soviétique et le bureaucratisme stalinien. Analysant quelques traits fondamentaux (économiques, sociaux, politiques et culturels) du développement de l'Union soviétique, il brosse un tableau assez pessimiste quant au présent et au devenir *socialiste* des sociétés socialistes réellement existantes²⁵. Tout en prenant en considération l'existence d'« une différence fondamentale entre les sociétés occidentale et soviétique », il observe que « les deux systèmes partagent des traits communs » : (...) la centralisation et l'embrigadement évincent l'entreprise individuelle et l'autonomie de l'individu, la concurrence est organisée et rationalisée, les bureaucraties économiques et politiques exercent conjointement le pouvoir, le comportement de la population est coordonné grâce aux 'mass media', à l'industrie des distractions, à l'enseignement »²⁶. Ainsi définit-il la tendance lourde qui, sous deux visages différents, caractérise les sociétés modernes technologiques. En 1941, déjà, dans « Quelques conséquences sociales de la technologie moderne », Herbert Marcuse aborde la problématique de la domination technologique en tant que « processus social »²⁷. Tout en précisant que le développement technologique peut être au service de l'« autoritarisme » comme de la « liberté », il juge que la rationalité technologique qui domine le monde moderne écrase l'individu²⁸. Avec l'avènement de l'âge des masses (qui brouille les repères de classe), la « bureaucratie autoritaire » (tout en valorisant une philosophie fondée sur l'individualisme) se renforce et participe par le principe de l'assimilation à l'affaiblissement de tout pouvoir critique²⁹. Pour Gérard Raulet, ces propos annoncent « les positions marcusiennes des années 1960 »³⁰, et notamment les hypothèses défendues dans *L'Homme unidimensionnel*. En effet, dans cet ouvrage, Herbert Marcuse analyse la logique de domination du capitalisme américain conduisant à une « société close », « close, précise-t-il, parce qu'elle met au pas et intègre toutes les dimensions de l'existence privée et publi-

25. « La libération sous l'administration, le socialisme à travers la répression, ces ambiguïtés et contradictions reflètent une dynamique inhérente au système social soviétique lui-même », écrit-il (*ibid.*, p. 231). Par ailleurs, cette approche, qui discute fermement diverses questions décisives (sur le rôle de l'État, sur le dogme du socialisme dans un seul pays...), prend également en considération l'émergence de nouveaux modèles (de la Chine à Cuba) qui, selon lui, déstabilise les normes soviétiques. Rappelons que, dans les années 1960, la logique du *marxisme soviétique* est contestée dans certains pays de l'Europe de l'Est (en particulier en Tchécoslovaquie, où le socialisme à *visage humain* revendiqué par les communistes réformateurs du gouvernement de Alexander Dubček sera réprimé en août 1968 avec l'intervention des chars du pacte de Varsovie à Prague), mais aussi au sein des Partis Communistes européens (en Italie surtout et, beaucoup plus frileusement, en France ; dans les deux cas néanmoins, ces partis communistes sont concurrencés sur leur gauche par une pluralité de mouvements *gauchistes*).

26. Herbert Marcuse, *Le Marxisme soviétique*, trad. B. Cazes, Paris, Éditions Gallimard, 1963, pp. 103-104. Précisons que lorsque Marcuse évoque le problème de l'autonomie de l'individu il ne revendique pas l'exigence de la « réalisation de soi » que vante l'idéologie bourgeoise. Dans « Tolérance répressive » (*op. cit.*, p. 76), il fustige tout encouragement à la « rébellion privée et personnelle », manifestations d'une fausse « réalisation de soi » ne menaçant nullement la « répression sociale ». Marcuse anticipe ici la capacité du système à récupérer et à détourner certaines aspirations soixante-huitardes (concernant le rapport au corps par exemple).

27. Herbert Marcuse, « Quelques conséquences sociales de la technologie moderne » (1941), in Herbert Marcuse, *Tolérance répressive* suivi de *Quelques conséquences sociales de la technologie moderne*, *op. cit.*, p. 88.

28. *Ibid.*, p. 103 : « Plus l'individu se comporte rationnellement et plus il succombe aux aspects frustrants de sa rationalité ».

29. Herbert Marcuse insiste sur « la croissance de l'appareil industriel et son contrôle qui englobe désormais toutes les sphères de la vie » (*ibid.*, p. 111).

30. Gérard Raulet, *Herbert Marcuse. Philosophie de l'émancipation*, *op. cit.*, p. 124.

que »³¹ (rien n'échappe à l'univers unidimensionnel, ni la culture devenue culture de/pour les masses, ni l'amour, désertant l'attrait subversif de l'érotisme pour succomber à la marchandisation dégradante de la pornographie). Alors que l'exploitation et la répression persistent, les capacités d'intégration du système décuplent. Au sein de la société d'abondance, la conscience malheureuse évoquée par Hegel s'évanouit progressivement, laissant place à une fausse conscience (et expérience pauvre) de la réconciliation fondée sur la satisfaction de faux besoins. « Le mécanisme même qui relie l'individu à la société a changé et le contrôle social est au cœur des besoins nouveaux qu'il a fait naître », écrit-il³². Par le principe de ce qu'il nomme la « désublimation répressive », l'« administration totale » de l'existence humaine tend à être vécue dans le bonheur (en fait le bonheur d'une vie mutilée!).

Pour Herbert Marcuse, malgré tout, les chemins *Vers la libération* restent à défricher, même si les failles du système de domination rétrécissent. Dans une « Préface » à cet ouvrage, rédigée après les événements de Mai, Herbert Marcuse rend hommage à leurs acteurs et écrit : « En proclamant la *contestatation permanente* [...] le Grand Refus, ils ont dénoncé l'empreinte de la répression sociale jusque dans les expressions les plus sublimes de la culture traditionnelle, jusque dans les plus spectaculaires réalisations du progrès technique. Ils ont de nouveau dressé un spectre (qui cette fois ne hante pas seulement la bourgeoisie, mais toutes les bureaucraties d'exploitation) : le spectre d'une révolution qui tient pour secondaires le développement des forces productives et la croissance du niveau de vie, s'attachant avant tout à la création d'une solidarité réelle de l'espèce humaine, à l'élimination de la pauvreté et de la misère au-delà de toute frontière nationale et de toute zone d'intérêt, à la construction de la paix. En un mot, ils ont dégagé l'idée de la révolution du continuum répressif où elle restait enfermée, pour la replacer dans sa dimension véritable : celle de la libération »³³. Sa philosophie de l'émancipation n'a précisément de sens que parce que *La Fin de l'utopie*, la « fin de l'histoire » et l'avènement d'une rupture restent pour lui possibles³⁴ ; ce, même si les potentialités révolutionnaires du prolétariat (« [...] une large part de la classe ouvrière est devenue une classe de la

31. Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, trad. M. Wittig, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 7.

32. *Ibid.*, p. 34.

33. Herbert Marcuse, « Préface », dans Herbert Marcuse, *Vers la libération*, op. cit., pp. 11-12.

34. Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, trad. L. Roskopf et L. Weibel, Neuchâtel / Paris, Delachaux et Niestlé Éditeurs / Éditions du Seuil, 1968. Dans ce livre, qui rassemble les conférences prononcées par H. Marcuse à Berlin-Ouest en juillet 1967 à l'invitation du Comité des étudiants de l'Université libre et les échanges qu'elles suscitèrent avec les enseignants (Richard Löwenthal, par exemple) et les étudiants (parmi lesquels Rudi Dutschke), celui-ci affirme que « les nouvelles possibilités d'une société humaine [...] ne peuvent plus être conçues comme le prolongement des anciennes ». Se référant à Marx, considérant « que toute l'histoire advenue à ce jour » est la « préhistoire de l'humanité », H. Marcuse, tout en critiquant l'idéologie du progrès et l'idée du socialisme défendues par le marxisme orthodoxe, soutient la possibilité d'une rupture brisant « la continuité historique » en imposant une « société libre » (p. 7).

société bourgeoise », note-t-il dans *Contre-révolution et révolte*³⁵) sont jugées affaiblies, si ce n'est anesthésiées (mais Lénine lui-même, dans un contexte certes différent, ne mettait-il pas en garde contre la constitution d'une « aristocratie ouvrière »?³⁶). D'où, en conséquence, l'intérêt qu'il porte à l'émergence de nouveaux sujets révolutionnaires (les jeunes, les étudiants, les femmes, les minorités ethniques, les pauvres...) et l'attention qui est la sienne aux expressions perturbatrices de la contre-culture (de l'épopée beatnik, au travers des textes de William Burroughs, Allen Ginsberg et Jack Kérourac, aux chansons protestataires de Joan Baez et de Bob Dylan en passant par l'engagement théâtral du *Living Theatre*). Notons que la notion de *révolution culturelle* n'est pas, pour lui, vide de sens ; comme Marx avant lui, il affirme que le domaine culturel peut être *en avance* par rapport aux domaines économique et politique. C'est donc au potentiel politique de ces nouvelles formes qu'il s'intéresse. Leur puissance négative et constructive se décline, selon lui, autour d'une double nécessité : destituer le langage dominant et en inventer un nouveau. Ce caractère subversif tend à détruire la fonction historique de l'art, dès lors qu'il s'agit de « trouver des formes de communication qui puissent battre en brèche l'emprise oppressive, sur l'esprit et le corps de l'homme, du langage et des images établis — langage et images depuis longtemps devenus moyens de domination, d'endocritisme et de duperie »³⁷. Au cœur de la révolution culturelle, se joue la destruction d'une forme esthétique liée à l'idéalisme, affirmative et porteuse d'illusion, déformant la réalité et plus encore nous transportant hors d'elle, pouvant donc être considérée comme « un facteur de stabilisation de la société répressive, et... elle-même répressive »³⁸.

« Le Grand refus, écrit Jean-Michel Palmier, c'est le refus de tous les mythes qui servent l'oppression, c'est le refus des désespérés, de ceux qui rêvent d'une libération ici et maintenant et qui refusent en bloc le système »³⁹. En 1966, dans une « Préface politique » écrite à l'occasion de la publication de la troisième édition américaine de *Eros et Civilisation*, Marcuse précise qu'« [A]ujourd'hui, la lutte pour la Vie, le combat pour Éros, est un combat politique »⁴⁰, annonçant le soutien complice qu'il apportera (contrairement à Theodor W. Adorno) à l'effervescence contestataire des années 1968 !

35. Herbert Marcuse, *Contre-révolution et révolte* (1972), trad. D. Coste, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 14. Il explique également que « c'est précisément ce succès [celui de] la « société de consommation » qui contribue à préserver les rapports de production capitalistes, à leur rallier le soutien populaire et à discréditer les motivations fondamentales du socialisme » (*ibid.*, p. 12).

36. Ceci dit, H. Marcuse reconnaît que dans certains pays européens (il prend bien évidemment en compte la puissance du Mai ouvrier français), la classe ouvrière peut encore se révéler combative et révolutionnaire.

37. Herbert Marcuse, *Contre-révolution et révolte*, *op. cit.*, p. 106.

38. *Ibid.*, p. 119. En ce qui concerne l'analyse de la réflexion esthétique de Marcuse, nous renvoyons le lecteur au chapitre que nous lui avons consacré dans *Marxisme et philosophie de l'art* (Paris, Éditions Anthropos, 1985, pp. 201-210).

39. Jean-Michel Palmier, *Herbert Marcuse et la nouvelle gauche*, *op. cit.*, p. 574.

40. Des extraits de cette préface sont traduits et publiés par Gérard Raulet dans *Herbert Marcuse. Philosophie de l'émancipation* (*op. cit.*, pp. 182-184).

HERBERT MARCUSE ET THEODOR W. ADORNO FACE À LA RÉVOLTE ÉTUDIANTE

C'est inévitablement avec surprise et amertume (d'où certaines réactions brutales contre celui qu'ils espéraient voir à leurs côtés) que les étudiants allemands constatèrent que Theodor W. Adorno ne soutenait pas leur mouvement (même s'il participa aux discussions provoquées par les étudiants au sein de l'Université). En 1969, les dirigeants de l'Institut de Recherches sociales (parmi lesquels, donc, Theodor W. Adorno) demandèrent même aux forces de l'ordre d'évacuer leurs locaux occupés par les militants radicaux et portèrent plainte contre le leader étudiant francfortois Hans-Jürgen Krahle. Stefan Müller-Doom, dans sa biographie d'Adorno, cite ce dernier qui, n'hésitant pas à mettre en garde contre un processus de « criminalisation » de l'action de la gauche radicale extra-parlementaire, invite les étudiants à « résister à toutes les tendances de formations inspirées par l'État autoritaire comme aux violences pseudo-anarchistes prétendues de gauche et aux actions crypto-fascistes de l'extrême droite »⁴¹ (de son côté, pour caractériser les actions de la gauche radicale allemande, Jürgen Habermas utilisera la très maladroite et grossière formule de « fascisme de gauche »⁴²). À l'opposé de ses amis Ernst Bloch et Herbert Marcuse, Theodor W. Adorno, dont les étudiants avaient lu avec enthousiasme les analyses sur le fascisme et la critique sans concessions du monde administré, se désolidarise de fait de la révolte étudiante. Comment comprendre ce curieux écart entre théorie et pratique ? Pour Arno Münster, la posture de retrait adoptée par Theodor W. Adorno s'explique par le fait que celui-ci, désormais, est « trop *pessimiste* sur les possibilités réelles de réalisation de *l'utopie* d'une *société autre, libérale* et *non-répressive* qu'il appelait pourtant de ses vœux dans ses écrits »⁴³. Ses dernières « Notes sur la théorie et la pratique » confirment cette hypothèse, notamment lorsque Theodor W. Adorno constate avec une certaine résignation que, contre « ceux qui administrent la bombe, les barricades sont ridicules », ajoutant avec une pointe d'ironie : « (...) c'est pourquoi on joue aux barricades et les princes laissent faire momentanément »⁴⁴. Ces pages, denses, reprennent le débat que Theodor W. Adorno avait entamé sur la praxis dans *Dialectique négative*⁴⁵ ; mais, au-delà de la discussion phi-

—
145
—

41. Stefan Müller-Doom, *Adorno. Une biographie*, trad. B. Lortholary, Paris, Éditions Gallimard, 2004, p. 476.

42. Ironie de l'histoire, quarante ans plus tard, Peter Sloterdijk, pour qui les forces de gauche ne sont que des « banques de la colère », évoque à son tour à l'encontre des mouvements altermondialistes et des intellectuels le soutenant, dans *Colère et Temps. Essai politico-psychologique* (trad. O. Manonni, Libella-Maren Sell Éditions, 2007), la manifestation d'« un chuchotement fasciste de gauche » renaissant « aux marges du monde académique » (p. 97). Ironiquement, Slavoj Žižek indique que, finalement, ce rapprochement « est moins anodin qu'il n'en a l'air au premier abord, puisque la conclusion de P. Sloterdijk, son "programme positif", n'est pas si éloigné des positions d'Habermas, malgré leur antagonisme public » (« La colère, le ressentiment et l'acte », *La Revue internationale des livres et des idées*, n° 3, janvier-février 2008, p. 35).

43. Arno Münster, « De l'amitié à la polémique. A propos de la *Correspondance Adorno – Bloch (1928-1968)* », in *Th. W. Adorno – Ernst Bloch*, ouvrage collectif sous la direction de Michaël Löwy et de Max Blechman, *Europe*, n° 949, 2008, p. 31.

44. Theodor W. Adorno, « Notes sur la théorie et la pratique », dans Theodor W. Adorno, *Modèles critiques*, trad. M. Jimenez et E. Kauffholz, Paris, Éditions Payot, 1984, p. 287.

45. Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, trad. Groupe de traduction du Collège de philosophie, Paris, Éditions Payot, 1978.

losophique (convoquant et discutant Kant, Hegel ou encore Max Weber), il s'agit bel et bien de préciser son approche critique de la pratique politique de la gauche extra-parlementaire. La défense de la théorie (le « penser est un faire »⁴⁶; la théorie est, « dans la non-liberté, le garant de la liberté »⁴⁷) et le rejet d'une praxis « devenue son propre fétiche »⁴⁸, en fait une « fausse praxis »⁴⁹, structurent son argumentation, au sein de laquelle se glissent de vives attaques contre ceux qu'il nomme les « activistes ». Ceux-ci, fascinés par la tactique, sont pour lui entraînés dans une spirale diabolique où se mélangent violence (« (...) la pratique politique prétendument radicale renouvelle l'ancienne terreur »⁵⁰), autoritarisme (« Au lieu de se heurter à des arguments, on se heurte à des slogans stéréotypés délivrés manifestement par des chefs et leurs acolytes »⁵¹) et irrationalité (« Par rapport au pouvoir réel, qu'il dérange à peine, l'activisme est irrationnel »⁵²). Autrement dit, leur « pseudo-*praxis* » s'avère régressive⁵³ ! Peu avant sa mort, Theodor W. Adorno, dans une lettre datée du 6 août 1969 et adressée à Herbert Marcuse, confirme son analyse; sans mépriser l'impact de la révolte étudiante⁵⁴, il maintient qu'il « y a dans ce mouvement un peu de folie qui se rapproche de la théologie totalitaire »⁵⁵ !

146 — Ce texte polémique résonne étrangement comme une réponse différée au vibrant appel à la révolte décliné par Herbert Marcuse dans « Tolérance répressive ». Dans son avant-propos à la nouvelle traduction en langue française de ce corrosif pamphlet, intitulé « Se donner de l'air », Fabien Ollier écrit précisément que Herbert Marcuse, dans ce texte, « ose chambouler la philosophie en général et la Théorie critique en particulier ». Pour l'auteur, Herbert Marcuse « ose leur faire prendre l'air de la révolte en chair et en os », il « ose choisir le camp des faibles, exclus, défavorisés, marginaux et rebelles... »⁵⁶. En effet, dans cette contribution politiquement offensive, Marcuse considère que l'idée de tolérance est dévoyée dès lors qu'elle sert « la cause de l'oppression »⁵⁷. Se référant à une pratique de la tolérance subversive, parce que liée à un projet d'émancipation, il dénonce un discours idéologique qui, en s'attachant à la défense d'une tolérance « pure » ou

46. Theodor W. Adorno, « Notes sur la théorie et la pratique », *op. cit.*, p. 278.

47. *Ibid.*, p. 280.

48. *Id.*

49. *Ibid.*, p. 282.

50. *Ibid.*, p. 285.

51. *Ibid.*, p. 294.

52. *Ibid.*, p. 288.

53. *Ibid.*, p. 291.

54. Il caractérise toutefois Daniel Cohn-Bendit de « comique et grotesque ».

55. Le jugement d'Adorno est sévère; mais, ne cherche-t-il pas cependant à mettre en garde contre les voies sans issues qu'emprunteront quelques années plus tard les militants de la Fraction Armée Rouge (RAF / *Rote Armee Fraktion*) en Allemagne, ceux des Brigades rouges (BR / *Brigate Rosse*) en Italie ou ceux d'Action directe en France ?

56. Fabien Ollier, « Se donner de l'air », avant-propos à Herbert Marcuse, *Tolérance répressive* suivi de *Quelques conséquences sociales de la technologie moderne*, *op. cit.*, p. 16.

57. Herbert Marcuse, *Tolérance répressive* suivi de *Quelques conséquences sociales de la technologie moderne*, *op. cit.*, p. 34.

« abstraite », renforce la tyrannie. Dans une société de classes, observe-t-il, la tolérance « est *de facto* limitée à la fois par la violence légale ou répression [...] et par la position privilégiée occupée par les intérêts dominants et leurs 'relations' »⁵⁸. Au sein du monde administré, qui mobilise toutes ses industries d'endoctrinement pour imposer une pensée de l'indifférence (tout est équivalent) favorisant la « neutralisation de la contestation réelle »⁵⁹, Herbert Marcuse n'exclut pas le recours à des formes d'action contraires aux lois démocratiques (relançant ainsi le débat sur ce qui distingue la violence des oppresseurs de la violence des opprimés) et justifie la légitimité d'une éventuelle suspension de la tolérance démocratique⁶⁰. Dans un « Post-scriptum » à ce texte, rédigé en 1968, Marcuse insiste à nouveau, évidemment au regard des luttes qui marquèrent l'année 1968, sur l'importance de la tolérance discriminante inversée (« Tolérer la propagande contre l'inhumanité ne pervertit pas seulement les buts du libéralisme, mais aussi ceux de toute philosophie politique radicale »⁶¹) et affirme que les groupes contestataires peuvent « devenir illégitimes lorsque et si la légitimité gêne ou contrecarre le développement de la contestation »⁶².

Dans une lettre datée du 5 avril 1969 adressée à Theodor W. Adorno, dont il regrette la position (il lui a aussi rappelé que les étudiants qui ont lu leurs textes ne les ont pas détournés), Herbert Marcuse écrit : « Nous savons (et ils savent) que la situation n'est pas révolutionnaire, ni même pré-révolutionnaire. Mais cette situation est si horrible, si étouffante et si dégradante que la rébellion contre elle contraint à une réaction biologique, physiologique : on ne peut plus le tolérer, on étouffe et il faut se donner de l'air »⁶³. Herbert Marcuse n'est cependant pas dupe. Dans *Contre-révolution et révolte*, il pointe les contradictions, les faiblesses et donc les limites de la *nouvelle gauche*. Il sait que celle-ci peut ne pas dépasser le stade « pubertaire » et n'être que « puérile et clownesque »⁶⁴ ; il est aussi conscient qu'elle peut s'inscrire dans une fuite en avant tragique (« Les martyrs ont rarement contribué à faire avancer une cause politique »)⁶⁵. De même, il est lucide lorsqu'au-delà des questions concernant le projet, le programme et l'activité militante de la *nouvelle gauche*, il juge que le point crucial consiste toujours à penser, pour reprendre la terminologie gramscienne, un inédit *front de*

58. *Ibid.*, pp. 38-39.

59. *Ibid.*, p. 52.

60. Pour soutenir son propos, il évoque la permissivité de la République de Weimar face au péril nazi : « [...] si la tolérance démocratique avait été suspendue lorsque les futurs leaders commençaient leur campagne, l'humanité aurait eu une chance d'éviter Auschwitz et une guerre mondiale » (*ibid.*, p. 69).

61. *Ibid.*, p. 82.

62. Herbert Marcuse, « Post-scriptum » (1968), dans Herbert Marcuse, *Tolérance répressive suivi de Quelques conséquences sociales de la technologie moderne*, op. cit., p. 79.

63. Le contenu de cette lettre est publié par Rolf Wiggershaus dans son étude sur *L'École de Francfort. Histoire, développement, signification* (trad. L. Deroche-Gurcel, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 615).

64. Herbert Marcuse, *Contre-révolution et révolte*, op. cit., p. 73.

65. *Ibid.*, p. 74.

classes. Avec le pessimisme optimiste qui l'anime⁶⁶, il reconnaît volontiers que le chemin vers l'émancipation sera encore long (« (...) la prochaine révolution est l'affaire de plus d'une génération, et la 'crise du capitalisme' peut prendre près d'un siècle »⁶⁷). En reprenant à son compte l'*avertissement* de Walter Benjamin – « C'est seulement à cause de ceux qui sont sans espoir que l'espoir nous est donné » – en conclusion de son étude sur *L'Homme unidimensionnel*⁶⁸, Herbert Marcuse signifie qu'il ne désespère pas de la capacité des « damnés de la terre » à refuser la résignation et que les *vaincus* de l'Histoire peuvent toujours se révolter⁶⁹. Alors oui, comme le clamait il y a dix ans déjà Gilles Châtelet, il est toujours à l'ordre du jour de [r]elire Marcuse pour ne pas vivre comme des porcs »⁷⁰! ■

66. Dans « Tolérance répressive » (*op. cit.*, p. 72), il soutient que « toute brèche ouverte dans la fausse conscience peut fournir un point d'Archimède à une plus grande émancipation », précisant aussitôt : « c'est infinitésimalement petit, c'est sûr, mais c'est de l'élargissement de telles brèches que dépendent les chances du changement ».

67. Herbert Marcuse, *Contre-révolution et révolte*, *op. cit.*, p. 166.

68. Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, *op. cit.*, p. 281.

69. Dans « Notes sur la théorie et la pratique » (*op. cit.*, p. 292), Theodor W. Adorno juge que la « froideur bourgeoise » rend négligeable la possibilité de « s'identifier avec la souffrance d'autrui ». Pour lui, en conséquence, la solidarité avec ceux qui souffrent ne peut fonder une politique. Pour H. Marcuse, il semble que la responsabilité de la lutte incombe aux *sans-espoirs* eux-mêmes.

70. Gilles Châtelet, « Relire Marcuse pour ne pas vivre comme des porcs », *Le Monde diplomatique*, août 1998, pp. 22-23.